

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe

Vol. 54

LEVIS — JUILLET 1948

No 7

LE BULLETIN
DES
RECHERCHES HISTORIQUES

ORGANE DU BUREAU DES ARCHIVES
de la
PROVINCE DE QUÉBEC

○ notre Histoire, écrin de perles ignorées
Je baise avec amour tes pages vénérées



DIRECTEUR

PIERRE-GEORGES ROY

LE BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES

Vol. 54

LEVIS — JUILLET 1948

No 7

LES COMMANDANTS DU FORT NIAGARA

(Suite et fin)

Jean-François de Vassan

Breton d'origine, M. de Vassan était né à Malleville, diocèse de Quimper. Son père est qualifié de chevalier et lieutenant de vaisseau.

Comme la plupart des Français qui obtenaient des commissions dans les troupes de la marine, il n'avait pas de fortune. C'est en 1727 qu'il passa dans la Nouvelle-France avec expectative d'enseigne en second. Il obtint ce grade en 1731 et devint enseigne en pied en 1734. Il fut promu lieutenant en 1739. Pendant ces douze années, il avait été en garnison à Québec, à Montréal et dans différents forts de la colonie.

En 1739, M. de Vassan fit partie du corps expéditionnaire envoyé en Louisiane sous le commandement du baron de Longueuil. Cette troupe d'élite fut dépêché en Louisiane à la demande du gouverneur Lemoine de Bienville qui voulait mettre à l'ordre la puissante tribu des Chicachas qui, deux ou trois ans plus tôt, avait défait un corps de troupes louisianais et avait fait mourir sur le bûcher tous les officiers et soldats tombés en leur pouvoir.

Dans sa lettre au ministre du 30 septembre 1739, l'intendant Hocquart disait de M. de Vassan: "Le sieur Vassan, lieutenant, a été le premier de la garnison de Québec

qui ait demandé à servir (dans l'expédition de la Louisiane) (1).

En 1747, M. de Vassan fut mis en commandement d'un corps de garde dans les environs de Sainte-Thérèse. Une relation anonyme de cette année mais évidemment rédigée par les ordres du gouverneur pour être envoyée au ministre de la marine, dit :

"Dans le même temps les Agniers ont fait un nouveau coup au Petit Rapide, à une lieue au-dessus de Chambly, où ils ont tué un enfant et pris deux hommes, deux femmes et quatre enfants. M. de Vassan, lieutenant, commandant un corps de garde à Sainte-Thérèse, a envoyé sur le champ un détachement à la rivière au Sable pour couper passage aux ennemis mais ce détachement est revenu sans avoir pu rencontrer aucune piste..." (1)

En 1748, M. de Vassan recevait le commandement d'une compagnie. Il était alors commandant du fort Frontenac où il avait été envoyé l'année précédente.

En 1750, M. de Vassan fut envoyé pour prendre le commandement du fort Beauséjour, en Acadie. Il succédait à M. de Lacorne.

Le commandement de M. de Vassan au fort de Beauséjour ne fut pas des plus heureux. Les soldats qui composaient la garnison n'avaient pas été choisis sur le volet les officiers avaient beaucoup de difficultés à les garder dans la discipline. Une lettre de M. de Longueuil au ministre du 26 avril 1752 nous apprend que dans une seule saison trente-deux soldats avaient déserté le fort.

"Depuis le 12 octobre, dit cette lettre, il est déserté 34 soldats de la garnison de Beauséjour aux Anglais de la Nouvelle-Angleterre. M. de Vassan a fait faire des patrouilles pour éviter les désertions. Je lui donne ordre de faire instruire leur procès et de faire exécuter les jugements sur les lieux, ces exemples seuls pourront en imposer." (1)

Le sieur de C. qui, dans son *Mémoire sur le Canada*, n'a eu de pardon ou de sympathie pour aucun de ceux dont

(1) *Rapport de l'Archiviste de la province de Québec*, 1922-1923, p. 184.

(1) *Collection de manuscrits*, vol. III, p. 339.

(1) *Collection de manuscrits*, vol. III, p. 508.

il parle, fait presque un portrait passable de M. de Vassan. Il l'avait vu à l'oeuvre en Acadie et le juge ainsi :

“Cet officier était fier, brave et hautain, il avait de l'esprit et de la capacité du détail; il s'acquittait mieux que tout autre officier n'aurait fait et avec plus de dignité de ce qui lui était prescrit par ses instructions (en Acadie française) il laissa ou plutôt abandonna à l'abbé de Laloutre le détail de ce qui regardait les Acadiens. Celui-ci usa en tyran sa supériorité, il ne délivra les vivres qu'avec une inégalité marquée, et il réduisit les Acadiens à le supplier et à regarder comme une faveur émanée particulièrement de lui les vêtements et les vivres que le Roi lui confiait pour les leur distribuer. M. de Vassan eut souvent des altercations très vives avec lui. Il eut besoin de tout son esprit et de toute sa supériorité pour lui résister ou accommoder les dissensions et les mécontentements que sa conduite faisait naître parmi les Acadiens, on le taxa même d'avoir fait assassiner le sieur Howe, Anglais.” (1)

C'est en 1753 que M. de Vassan revint servir dans la Nouvelle-France proprement dite.

La même année, le 1er avril, le roi lui avait accordé la croix de Saint-Louis.

En 1756, M. de Vassan recevait le commandement du fort de Niagara, poste qu'il devait garder jusqu'en février 1759.

Brave et bon soldat, M. de Vassan n'eut jamais la patience ni la douceur voulue pour se faire aimer des Sauvages. On voit par les lettres du chevalier de Lévis qu'il fut même question de lui enlever son commandement par suite du tort que ce manque de compréhension du caractère des Sauvages pouvait faire à la cause française.

M. de Vassan prit part à la bataille de Carillon avec sa compagnie. Il est mentionné à différentes reprises dans les ordres du marquis de Montcalm et du chevalier de Lévis.

En 1757, le marquis de Montcalm forma en brigades les troupes qui servaient dans les Pays d'en Haut. M. de Vassan reçut le commandement d'une de ces brigades. Il

(1) *Bulletin des Recherches Historiques*, 1944, p. 69.

avait près de 500 hommes sous ses ordres. Il conserva toutefois son commandement du fort de Niagara.

C'est en avril 1759 que M. Pouchot releva M. de Vassan dans le commandement de Niagara.

M. de Vassan, se distingua particulièrement dans l'expédition dirigée par le chevalier de Lévis pour reprendre Québec aux Anglais. Dans la relation de la bataille de Sainte-Foy, le 28 1760, rédigée par M. de Lévis lui-même, on lit :

“Le chevalier de La Corne et le sieur de Vassan, commandants chacuns un bataillon des troupes de la colonie, s'y sont distingués et furent blessés l'un et l'autre légèrement.”
(1)

Dans son rapport au ministre Berryer du 28 mai, en 1760 le chevalier de Lévis énumère les officiers qui méritent des récompenses. De M. de Vassan, il écrit :

“Le sieur Vassan, commandant le second bataillon de la Marine, a été blessé, c'est un bon officier.” (1)

M. de Vassan, retourné en France en 1760 avec la plupart des officiers des régiments de Montcalm et des troupes de la marine, ne s'attendait guère au traitement qui l'attendait après avoir servi avec honneur pendant trente-trois ans dans la colonie.

Un grand nombre d'irrégularités avaient été commises dans les forts de Beauséjour et de Niagara pendant les années qu'il y avait commandées. On le tint responsable de ces manquements et il fut incarcéré à la Bastille en même temps que Bigot et ses satellites.

M. de Vassan, par le jugement du Châtelet du 10 décembre 1763, fut trouvé coupable d'avoir visé inconsidérément et sans examen les inventaires des vivres appartenant au Roi dans les forts où il commandait et cédé au munitionnaire Cadet en conséquence de son marché à augmenter la fourniture au-dessus de la valeur réelle. Il s'en tira avec une simple admonition : “défense de récidiver sous telles peines qu'il appartiendra”.

(1) *Guerre du Canada, Relations et Journaux*, p. 235.

(1) *Lettres du Chevalier de Lévis*, p. 364.

Après sa sortie de la Bastille, M. de Vassan se retira à Blois. De là, il écrivit lettres sur lettres au président du Conseil de marine pour obtenir une pension convenable. Tout ce qu'il put gagner fut une pension annuelle qui lui permettait à peine de subsister.

M. de Vassan avait épousé, à Montréal le 3 février 1742, Jeanne-Angélique de Berey, fille de François de Berey des Essarts, trésorier payeur des troupes, et de Jeanne Nafrechoux. Il en eut six ou sept enfants tous nés à Montréal (1).

Madame de Vassan, d'après la maligne madame Bégon, était une *tête folle*. Dans son *Journal*, à la date du 21 février 1749, elle écrit: "Madame Vassan dont le mari est au fort Frontenac et qui l'avait laissée chez son père, ne s'est pas trouvée en assez grande liberté. Elle a pris appartement chez Martel où elle est bien secondée par sa femme aussi folle l'une que l'autre; elle court jour et nuit." (1)

Pierre Pouchot

Pierre Pouchot, officier au régiment de Béarn, fut le dernier commandant du fort de Niagara sous le régime français. Il fut également le seul officier de l'armée de terre ou régulière commandant de Niagara. Tous ces prédécesseurs appartenaient aux troupes de la marine.

Né à Grenoble, en France, le 9 avril 1712, il entra jeune dans le régiment de Béarn et s'adonna plutôt au génie. Il suivit son régiment en Italie, dans les Flandres, en Allemagne et en Autriche.

En 1755, M. Pouchot s'embarquait pour la Nouvelle-France avec le régiment de Béarn.

Dès l'année suivante, le gouverneur Vaudreuil détacha M. Pouchot à Niagara pour mettre le fort à l'abri des attaques des Anglais.

M. Pouchot prit ensuite part à l'attaque sur le fort Chouaguen et à la bataille de Carillon.

(1) Mgr Tanguay mentionne M. de Vassan dans son *Dictionnaire Généalogique* (vol. III, p. 409) mais il le nomme de Vasson. Il corrige son erreur plus tard.

(1) *Rapport de l'Archiviste de la province de Québec*, 1934-1935, p. 40.

Au mois d'avril 1759, M. Pouchot était envoyé au fort de la Présentation pour le fortifier.

Le gouverneur Vaudreuil chargea en février 1759 M. Pouchot du commandement du fort de Niagara, avec mission d'aider avec une partie de sa garnison à la défense du fort Machault. M. Pouchot envoya donc un de ses officiers, M. de Montigny, avec une couple de cents hommes au fort Machault. C'était là une grosse imprudence puisque le départ de ces hommes laissait Niagara avec une garnison fort affaiblie.

A la fin de juin 1759, une armée de 5000 hommes accompagnée de près de 1000 Iroquois remontait Oswego, sous les ordres du général Prideaux. On laissa 1500 hommes à Oswego, puis le reste de l'armée s'embarqua pour Niagara, sous les ordres du général Johnson.

En apprenant l'approche des ennemis, M. Pouchot rappela M. de Montigny du fort Machault et lui donna instruction de demander du secours aux Illinois et au Détroit. Mais les Anglais avaient pris de l'avance et avaient déjà entouré les fortifications de Niagara, empêchant ainsi les secours demandés d'y arriver. C'est en voulant se frayer un chemin à travers les troupes anglaises que les officiers Lignery, Aubry, Montigny, Marin, etc, furent blessés et faits prisonniers.

M. Pouchot réduit à ses seules forces, tout au plus 350 hommes, n'avait d'autre alternative que de capituler et c'est ce qu'il fit le 23 juillet 1759. Le général Johnson, fier de la chute de Niagara, fut bon prince et lui accorda des conditions honorables.

Remis en liberté peu après, M. Pouchot fut chargé de la défense du fort Lévis. En 1760, il s'y défendit bravement contre l'armée du général Amherst qui marchait sur Montréal.

Après la Conquête, M. Pouchot retourna en France et il servit ensuite en Corse où il fut tué le 8 mai 1767.

Comme Montcalm, Lévis, Bougainville, Bourlamaque, Desandrouins et plusieurs de leurs frères d'armes, M. Pouchot avait écrit les souvenirs de ses campagnes en Amérique. Ils ont été publiés à Yverdon, en Suisse, en 1781, sous

le titre *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale*.

* * *

Le gouvernement du Roi, ne sachant trop quelle mesure adopter au sujet des forts et postes de la Nouvelle-France, se décida à charger M. Clairembault d'Aigremont, commissaire ordinaire de la marine, de se rendre aux forts de Frontenac, de Niagara, de Détroit et de Michillimakinac, afin d'y faire enquête sur le commerce qui s'y faisait, et sur l'utilité qu'ils pouvaient avoir pour la colonie. M. d'Aigremont visita donc les forts en question au cours de 1708. C'est sur les recommandations de M. d'Aigremont que le gouvernement du roi décida de conserver le fort Frontenac et de ne rien faire pour rétablir le fort de Niagara (1).

Un rapport officiel dressé peu après 1760, probablement à la demande des autorités britanniques, parle ainsi de la garnison du fort de Niagara : cinq officiers dont un détaché au Petit Fort Niagara ; deux sergents, un tambour, vingt-quatre soldats, un aumônier, un garde-magasin, un chirurgien.

Le même rapport dit qu'on envoyait chaque année dix canots pour la traite au fort de Niagara.

Il faut croire que dans les dernières années du régime français, les deux forts de Niagara virent plus de tripotages que les autres forts de la colonie, puisque, en 1763, lors du procès fait aux officiers et officiels de la colonie devant le Châtelet de Paris, on y somma de comparaître M. de Vassan, commandant le second bataillon de la marine au fort de Niagara ; MM. Curot aîné et Curot, jeune, gardes-magasin successivement au fort de Niagara ; Legras, garde-magasin au Petit Fort ou Portage de Niagara ; Saint-Germain, commis du munitionnaire au Petit Fort de Niagara ; Chabert, commandant au Petit Fort de Niagara.

MM. de Vassan et Chabert furent déclarés coupables.

(1) *Bulletin des Recherches Historiques*, 1906, p. 114.

MARCEL DUGAS, L'HOMME ET SON OEUVRE

(Suite et fin)

Mais il reprend sa voie en 1918, lorsque, dans *Versions*, il exalte deux écrivains français pris dans l'étau de la guerre: Charles Péguy et Louis le Cardonnell. En 1919, il s'affirme davantage. D'abord en publiant *Apologies*, petit volume où il fait la revue des oeuvres de ses amis Canadiens, Guy Delahaye, René Chopin, Paul Morin, Albert Lozeau, Robert de Roquebrune, dans des critiques qui ne manquent pas de perspicacité, tout en portant le sceau de la bienveillance. Et cette même année marque la fondation du *Nigog*, publication d'un genre alors tout nouveau au Canada; revue qui ne vécut pas longtemps mais qui fit beaucoup parler d'elle et qui n'est pas encore oubliée. Dugas lui-même en a dit que "certains archontes bien pensants étaient d'avis que *Le Nigog* dressait dans notre ciel pur canadien je ne sais quelle menace révolutionnaire". Le rôle de Marcel Dugas dans cette revue fut de s'élever "contre une doctrine littéraire qui, par la faute d'esprits trop exclusifs, maintenait au Canada une tradition étouffante d'étroitesse, empêchait certaines libérations devenus nécessaires". Pour être exact, on peut dire que cette revue, bien quelle rendit un son nouveau en terre canadienne, n'était pas aussi révolutionnaire qu'on la croyait. Dans la liste des quelque quarante personnes qui ont collaboré au *Nigog* on trouve les noms de bien des auteurs aujourd'hui réputés les meilleurs au pays de Québec, et les moins portés à innover.

L'année 1920 marque une époque dans la vie de Marcel Dugas, qui retourne en Europe, envoyé, cette fois, comme assistant-archiviste aux Archives Canadiennes à Paris. Il devait y rester vingt ans. Y travailler ferme aussi: car cet homme qui gardait si jalousement son indépendance de pensée, de plume et d'action, savait aussi remplir avec une scrupuleuse exactitude, la tâche que son Gouvernement lui avait confiée, tâche bien souvent fastidieuse. On rapporte que,

grâce à ses soins, beaucoup de documents précieux pour le Canada ont été retrouvés ou classés, ou copiés à la main : pages sur pages où s'étale sa belle écriture déliée, large, ferme et lisible, qui fait plaisir à l'oeil. Il devait accomplir ce travail tout le long de ses vingt années en Europe, sauf pour les congés peu fréquents, s'y astreignant avec patience afin de conserver, par ailleurs sa chère indépendance et n'être le débiteur de personne; afin aussi de vivre décemment. Car si Marcel Dugas n'avait jamais été cousu d'or, par contre il tenait à être toujours solvable, et il avait été habitué au bien-être, à se bien vêtir, à faire les choses convenablement selon les usages du monde où il se trouvait. Il tenait aussi à voir cette Europe où il vivait alors et il est évident qu'il aimait surtout l'Italie, pays si beau en lui-même, patrie par excellence des beaux-arts. De 1920 à 1940, Dugas ne revint au Canada que deux fois : pour y passer un de ses congés et pour assister sa mère en ses derniers moments. Et c'est bien au cours de ces vingt années qu'il écrivit le plus et le mieux. Il publia en France ses oeuvres principales, ainsi que bon nombre d'opuscules et d'articles de journaux. Ce fut, dans sa vie, la période des semailles et de la moisson. Aussi, du côté moral, le temps le plus tourmenté.

Une fois bien rompu à sa besogne d'archiviste, Dugas se remit à écrire et à faire publier ses écrits. En 1923, on vit *Flacons à la mer* et en 1928, une réédition parisienne de son *Verlaine* déjà publié au Canada. En 1929, il donna une de ses oeuvres capitales, *Littérature Canadienne*. Ce livre fut immédiatement couronné par l'Académie Française (1929) et l'année suivante (1930) remporta au Canada le Prix David. Dans cet ouvrage, Dugas entreprend de parler seulement des écrivains canadiens-français qui furent mêlés à sa vie. C'est quand même une oeuvre de critique sérieuse et Marcel Dugas se prononce sur les travaux de ses contemporains canadiens avec justesse et impartialité. Dans ce livre, Dugas expose aussi, bien clairement, son propre *credo* d'écrivain :

“Il y a, dit-il, une vérité d'art universelle, des chants que toutes les races ont entendus et qui jaillirent des tourments de l'esprit, de l'amour et de la mort. Matière inépuisa-

ble et susceptible de revêtir autant de formes qu'il existe d'âmes et de sortir d'elles pétries de manières différentes..."

Et parlant de ceux qui firent quelque chose pour l'art au Canada, Dugas dit fort justement que "L'artiste véritable est une force singulière. Julien, Couture, Bourassa, Hébert, pour ne parler que des morts, prennent dans notre histoire une première place, car l'art immortalise..." Il y a, dans le domaine de l'esprit, le problème spéculatif et celui de l'art (pur). C'est peut-être à force de les avoir confondus que l'art, (au Canada) n'existe à peu près pas... Il est bon que chaque pays ait des partisans de l'art pour l'art, parce que la vie besogneuse nous emporte... Cela ne veut pas dire que la fortune engendre le mauvais ton; mais bien que la poursuite de l'or peut, au début, captiver, fondre les volontés à son impérieuse fantaisie. Et l'art véritable n'est pas un serviteur plus ou moins maniable des goûts de la multitude... La formation technique des facultés d'observation, de description, de mise en oeuvre est trop rare parmi nos littérateurs."

La main de Marcel Dugas a ouvert ici une fenêtre plus large sur l'horizon littéraire de ses concitoyens. Après avoir vu de près ce qui se faisait en ce domaine du Canada français et s'en étant ensuite éloigné, Dugas vit le tout dans une plus juste perspective. Aussi même s'il reconnaît par exemple que Paul Morin "s'est ingénié à construire un autel au paon" il loue sa perfection dans la composition de ses vers. Il faut dire aussi que Dugas, dans ce temps-là, tout aussi bien que Morin, "est encore tout chaud de Virgile et des auteurs latins, des volumes précieux dénichés sur les quais de la Seine". Ils sont tous les deux imprégnés de classicisme. Ils ont une pointe d'exotisme aussi. Dugas comprend donc parfaitement Morin et n'est pas fâché de voir au Canada une indépendance aussi résolue, un individualisme aussi agressif. Il voit cependant clair en lui-même comme en Morin lorsqu'il conclut :

"Force nous est de remarquer dans ce virtuose le culte des mots pour les mots. Un ouvrier d'art ne dédaigne pas une matière aussi féconde: c'est en poésie une sagesse qui est le commencement de la vertu... Pourtant, qui sait si nous n'aimons pas trop les mots, lui et nous?"

Dugas approuve également René Chopin d'avoir :

“Un idéal d'artiste plus surveillé (que la majorité), moins utilitaire. Un poète, s'il veut porter à son plus haut période l'éclosion de ses dons — et chez nous plus qu'ailleurs, peut-être — doit se créer une forte vie intérieure. C'est l'unique moyen d'échapper à la banalité. René Chopin désire penser lui-même au lieu de refléter la pensée de son temps.

Puis Dugas, l'homme libre, continue de se peindre lui-même lorsqu'il dit à-propos d'un autre écrivain de ses amis :

“Alain Grandbois a su vivre sa vie. C'est chose assez rare. Et pour se livrer à la littérature, quels fruits amers porte-t-on généreusement à ses lèvres ! M. Grandbois est plus passionné que ses livres, qui donnent l'illusion d'une grande pureté et d'une sérénité qui n'est souvent que le partage des dieux. Mais M. Grandbois est un peu exagéré dans la vie, comme tous ceux qui ont beaucoup vu et voyagé.”

La sympathie particulière, faite de respect autant que d'affection que Dugas témoigne toujours à Guy Delahaye (le docteur Guillaume Lahaise) est à remarquer dans ce livre. Mais Dugas étant alors au plus fort de son règne d'indépendance, il se fâcha un peu de voir son ami Guy Delahaye si idéaliste. “J'admire”, dit-il, “mais je n'approuve pas. Je suis choqué de voir le soin que met Delahaye à transfigurer la bête, la trop certaine bête”. N'empêche que dans son for intérieur, Dugas n'est pas sans reconnaître le mérite qu'a ce médecin à voir le beau côté de “la trop certaine bête”. Et il ajoute : “Guy Delahaye est un homme dont l'esprit surveille le cœur. Sa poésie est de l'alchimie poétique, l'oeuvre de chair sur laquelle l'esprit a soufflé. Le *moi* psychique sort du creuset singulièrement épuré.”

Abordant ensuite les romanciers, Dugas nous donne sa théorie du roman ; il finit par un plaidoyer éloquent pour une mesure de classicisme :

“Un roman à thèse a mille chances de s'éloigner de la simple vérité. Le romain n'est pas un problème de morale ou de théologie... La vie, les hommes, débordent des cadres tout faits. Quelle absurdité de n'exiger d'un roman qu'un intérêt de combat ! La vraisemblance sera toujours mieux servie par une libre soumission aux faits, une connaissance élargie du cœur humain, et cette science d'observation où l'on parque

soit une humanité entièrement bonne, soit une humanité foncièrement mauvaise.

“On nous jetait il y a quelques années un blâme absolu de ne pas consentir à un certain régionalisme. En réalité, nous étions divisés par une question de forme. Nous savions aussi bien que nos contradicteurs que notre histoire constitue un répertoire inemployé, ou plutôt mal employé, d'inspirations. L'âme de vérité dans le régionalisme proprement dit ne nous était pas inaccessible. Nous dénoncions un régionalisme informe qui n'est qu'une grossière interprétation de la vie.

“Ces gens-là (les chauvinistes et les patriotards) vident le mot patrie de toute essence noble, l'ayant tellement fait servir à leurs intérêts et à leurs déclamations. Ils vivent sur le terreau du passé, mais le déshonorent en le rendant ennuyeux... Il y aura toujours assez de ces politiciens et de ces hommes d'action qui remplissent le ciel canadien de leurs bagarres.

“Le goût des mots, la passion des formes harmonieuses, le libre cours des idées, voilà notre aventure. Elle peut souffrir la critique, elle la souhaite même: les fleurs ne s'élancent que des terres remuées... Aucun dogmatisme ne borne nos esprits et nous ne sommes pas tellement attachés à nos points de vue pour craindre outre mesure d'être démentis par des créations véritables.” (Litt. Can.)

On voit que lorsque Marcel Dugas se sent appelé à défendre ses idées et celles de ses confrères amateurs de perfection, il n'y va pas par quatre chemins. Sa conception de la littérature en général est nette et haute. Ce qui ne l'empêche pas d'aimer “les grandes figures fixées dans l'airain de l'histoire”, surtout dans celle de son pays. Aussi reproche-t-il à M. de Roquebrune, qui a écrit tant de romans canadiens, de n'avoir pas analysé le personnage magnifique que fut Louis Riel, cette âme assoiffée de justice, cette nature portée à l'extrême par son hérédité, moitié française et moitié indienne, mais nature quand même admirable. Il faut voir aussi comment Dugas est ému devant les belles figures du Père Lacombe, de Mgr Taché, de Mgr Grandin.

En 1933, Dugas publia *Cordes anciennes*; il donna les

dernières retouches au *Fréchette* qui devait paraître bientôt. Et durant les dernières années de l'entre-deux-guerres, dans les loisirs que lui laissaient ses travaux, il voyagea ici et là en Europe, ajoutant à la collection de livres rares et d'objets d'art. Surtout, il vivait sa vie en plein Paris, cette ville qu'il appelait "sa chère dame en velours". Il en connut la fièvre et l'enchantement. Il était fait pour comprendre "cette France d'avant le déluge, si humaine, si claire, si adonnée à l'esprit et à la compréhension". Aimant la bonne compagnie et la bonne chère — bien que toujours il semble avoir su modérer ses appétits — Dugas se plaisait à convier ses amis à des déjeuners, des petits soupers fins, qu'il cuisinait lui-même : c'est là un autre aspect de lui connu seulement de ses intimes. Il mettait l'art culinaire presque au rang des beaux-arts et réussissait ses plats au point qu'ils se confondent maintenant avec ses pages les plus exquises dans la mémoire des amis admis à goûter des unes comme des autres. Dugas aimait également le théâtre et les ballets russes ces ballets dont il a dit qu'ils "tiennent du jet d'eau montant vers les astres". Surtout, il adorait la musique, toute bonne musique : mais il fallait qu'elle fût bonne. "Un concerto de Beethoven ou de Schumann le remuait profondément ; la *Madame Butterfly* de Puccini l'enchantait".

En 1934, Marcel Dugas publia *Un romantique canadien, Louis Fréchette*, qui reste peut-être son oeuvre magistrale, bien qu'elle ne fût jamais celle qu'il préféra : probablement parce qu'il ne pouvait suffisamment se mouvoir en liberté dans une oeuvre de critique longue, sérieuse et méticuleuse. Ce *Fréchette* est presque une thèse de doctorat. Mais c'est aussi, comme tout ce qu'a fait Dugas, un livre attachant, pensé avec rectitude et très bien écrit. On n'y voit pas grand'chose, pas assez sur la vie de *Fréchette* lui-même mais ses travaux sont analysés, jugés sans peur comme sans rigueur excessive. Dugas y reconnaît que *Fréchette* fut un des pères de la littérature canadienne, qu'il a traduit les sentiments du peuple de son temps, qu'il sut inspirer les écrivains de son époque et ceux qui le suivirent de près, dans une ère où l'on écrivait peu, et, en général, très mal. Dans son livre, Dugas nous fait voir comment *Fréchette* montra autant de persévérance que d'énergie dans sa carriè-

re et que, malgré les lacunes et les imperfections qu'on peut lui reprocher, il demeurera dans les lettres canadiennes "un des types les plus remarquables de l'esprit Latin en Amérique."

Enfin, en 1937, Marcel Dugas livra au public *NOC-TURNES*, signé du pseudonyme de *Sixte le Débonnaire* et qu'il fit publier à Paris, à mille exemplaires seulement. Cette édition est depuis longtemps épuisée et il n'y en eut pas d'autres; ce livre reste donc introuvable. Pourtant, de tous les ouvrages de Dugas, c'est celui qu'il préférait. C'est également celui qui est le plus révélateur du caractère de l'écrivain, de ses états d'âme et de son coeur impressionnable: car même si cet homme ne porta jamais son coeur sur la manche, ou en écharpe, on devine qu'il fut toujours assoiffé d'amour et qu'en cela comme en tout le reste, Marcel Dugas désirait la perfection. Les pages de *Nocturnes* nous présentent aussi les amis qu'il fréquentait à Paris, à la veille de la Deuxième Grande Guerre. Cependant ce livre, qui retient l'intérêt du lecteur du commencement à la fin, ne peut être mis entre toutes les mains. On sait qu'il n'y avait rien de pharisien en Dugas, chez qui une des qualités dominantes était une franchise tranquille et entière. Et dans ce livre il n'a pas craint de se montrer tel qu'il était alors, c'est-à-dire un célibataire dans la cinquantaine, ayant connu bien des aspects de la vie dans ce Paris où elle se montre sans voiles; un homme qui, tout en se laissant prendre à quelques-uns de ses pièges garda assez de force pour s'en dégager à la fin.

Dugas, à ses heures de travail et de méditation, s'enfermait volontiers dans sa chambre; mais lorsqu'elle devenait trop peuplée de ses idées et de ses songes, il la fuyait, cherchant une autre solitude. Comme il n'était jamais plus seul que dans une foule où il y avait de la musique et des femmes, il entraînait généralement dans quelque café de la Rive Gauche. Très souvent c'était le Bar de la Guirlande, qu'il a décrit en des pages vivantes. Il était certain d'y trouver beaucoup de bruit, une cohue bigarrée toujours pareille quoique toujours changeante et qu'il ne manquait pas d'observer, d'étudier, tout en dégustant une eau-de-vie ou un grand bock. Là, écrit-il, on voyait "une affluence de prisonnier:

de toute espèce: prisonniers de la chair, de l'ambition, de l'orgueil, du plaisir; les claquedents' du désespoir, les bagnards du désœuvrement". Et *Tristan* — c'est le nom de son personnage principal, mais c'est aussi lui, Marcel, Tristan contemple tout ce monde avec un étonnement renouvelé, "Pitres et filles qui vont et viennent, dansent, se marchent sur les pieds jusqu'à quatre heures du matin..." Il y rencontrait un groupe d'habitues, parmi lesquels nombre de ces Slaves qu'on voit partout à Paris, Russes, Roumains et autres, artistes, gens cultivés, parlant toutes les langues, d'un commerce agréable, et sujets aux actes les plus imprévisibles. Lorsque le tumulte devenait insupportable, la conversation absolument trop folle, trop décousue, Tristan quittait le bar et revenait au Quartier Latin, bras dessus, bras dessous avec son ami Carol et, en passant devant Saint-Sulpice, ils se rafraîchissaient le visage et la tête dans les eaux de la fontaine des Médicis.

C'est un livre fiévreux et le trio qui y domine se compose de *Tristan*, *Carol* et *Ruth*. Tristan, ce grand enfant, avec son parfait talent pour l'amitié, son profond besoin d'amour, son goût inné pour tous les aspects de la beauté, mais d'une droiture de principes et de pensée qui, au fond, reste toute chrétienne. Carol, un intellectuel désaxé, fantasque, sensuel, sceptique, un peu cruel aussi, et qui ne trouve pas mieux que de finir sa vie par le suicide. Ruth, dont Tristan dit que: "Un charme souverain émanait de sa personne et ce charme augmentait à mesure que se déroulait la conversation.... Créature d'esprit, avide de sentir toute la joie de la terre". Absolument païenne, une philosophie facile semble avoir remplacé chez elle le sens moral. Mais Tristan dit qu'il y avait en elle beaucoup de vraie bonté. Son intelligence, sa beauté, ses toiettes bien choisies, sa maison magnifiquement montée: tout de Ruth est fait pour plaire. Mais c'est la femme rêvée rencontrée trop tard dans la vie de Tristan, et l'enchanteresse meurt, elle aussi, d'une mort tragique.

A lire *Nocturnes*, on a la sensation de voir un fouillis de broussailles étranges où poussent des plantes exotiques, belles mais redoutables: le pavot, la datura, la belladonne. Cependant, un peu à l'écart, quelques arbres bien droits, et

feuillus, y font contraste et flamboient d'un feu plus sain : celui des érables en automne au Canada. Cela se trouve d'abord dans les deux pages courtes mais toujours révélatrices où Marcel Dugas nous montre encore son ami Guy Delahaye, nous le présentent cette fois, tout à son rôle miséricordieux de médecin à Montréal : celui qu'il nomme affectueusement son "grand frère" et son "Saint Guy". Et cela se trouve ensuite dans les cinq pages, plus loin, d'une lettre que Tristan écrit au retour d'un séjour dans un petit village perdu dans quelque coin tranquille de l'Europe, "où Tristan commença à entrevoir que le salut n'était qu'en lui..."

"Je me promenais sous les arbres", dit-il, "et devant les maisons, m'efforçant de découvrir le secret de ces vies modestes, sanctifiées par la foi et le travail obscur. Je restais des heures à l'église, plongé dans une méditation austère, feuilletant des livres pieux que je n'avais pas ouverts depuis mon enfance. C'est ainsi que je relus l'Imitation de Jésus-Christ, les Evangiles et le Paroissien Romain..."

"Ses mains réapprirent à se joindre.... Il confessait une foi chancelante, pleine de réticences. Il avait l'impression d'être entendu et écouté. Quelqu'un, dans la demeure d'éternité, se penchait vers lui... Les portes de sa prison s'ouvraient sur un ciel habité. Il remontait à la lumière..."

"Je rêvai de rester (dans ce village) et d'y bâtir un nouvel homme, capable de m'étonner en édifiant les autres... Un individu plus conforme à la notion d'humanité supérieure. Peut-être y aurait-il eu dans ce courage et cette confrontation, une sorte de châtement que, seul, on se peut donner à soi-même..."

Marcel Dugas était dans la cinquantaine lorsqu'il écrivit cette manière de confession. Il devait donc avoir gardé toute sa vie "la nostalgie des terres promises". Un de ses amis, le docteur Adrien Plouffe, affirme que Dugas :

"Était toujours resté un croyant, bien qu'il ne fut pas le plus dévot d'entre les dévots. Mais il avait la charité enchaînée dans son coeur propre et honnête. Il était resté bon, compatissant à la misère des autres. Il a toujours gardé la foi, bien qu'il n'ait pas toujours attaché d'importance aux manifestations extérieures de la religion. Cet esprit libéral

resta un chrétien convaincu, en dépit des défaillances humaines communes à nous tous."

Lorsque parut *Nocturnes*, le second conflit mondial était à la veille d'éclater. Sans entendre les grondements sinistres sous le volcan de Paris, la vie y continuait comme d'habitude. En 1938, la Maison Canadienne donna un thé dansant en l'honneur de Marcel Dugas, réunissant dans une belle fête des figures bien connues dans le monde artistique, littéraire, dramatique et diplomatique. Et puis l'obscurcissement se fit sur toutes ces manifestations, ne laissant place qu'à une chose, atroce et foudroyante: la guerre. Dugas resta à son poste aussi longtemps qu'il put, comme firent, d'ailleurs, plusieurs membres de la Légation Canadienne. Ce ne fut qu'en l'été de 1940 qu'il put, à grand'peine, s'échapper de la France et gagner l'Angleterre, d'où il revint au Canada. Mais trop confiant dans la force militaire des Français et la compétence de leurs chefs, Dugas n'avait pas fait expédier hors de Paris, pendant qu'il en était encore temps, les trésors personnels qu'il avait accumulés durant vingt années de voyages et de séjour en Europe. Comme il n'avait plié bagage qu'à la dernière heure, il ne put sauver que ce qu'il emportait avec lui dans ses valises à main. Le reste, tableaux, sculptures, beaux meubles, livres rares et bibelots de prix: tout fut laissé en arrière. Heureusement qu'ils ne furent point perdus; ses amis les lui expédièrent plus tard.

Les dernières années de Marcel Dugas, passées dans son pays natal, furent laborieuses et dignes, parachevant une carrière, somme toute, belle et fructueuse.

Dès son arrivée à l'automne de 1940, il fut prié de faire une allocution à Radio-Canada. Puis, quoique sa santé fût déjà ébranlée, il reprit son gagne-pain: d'abord attaché au service fédéral à Ottawa ensuite archiviste au Château de Ramezay, à Montréal, son dernier poste.

De 1941 à 1947, il prépara aussi une demi-douzaine de conférences, dont trois — en 1943 — au cours de vacances de l'Université Laval à Québec et les trois autres à Montréal: à La Familiale en 1944; à la Société d'Études et de Conférences et au Cercle Universitaire en 1946, quelques

mois avant sa fin. Et chez le Dugas conférencier, il n'y avait certainement rien de rêveur ni d'imprécis : on rapporte qu'il s'y montra éblouissant de vie et de verve.

Et jusqu'à la fin de son existence, il continua d'écrire et de faire publier. En 1941, on vit la réimpression d'un petit morceau déjà paru dans *Cordes Anciennes* : c'est SALVE ALMA PARENS, où il trouve ceci à dire sur sa patrie et ceux qui l'habitent :

“J'ai tout aimé de toi, terre, ciel, bois, moissons et les sapins neigeux qui tendaient leurs branches dans l'hiver inexorable. Et ces veillées pleines de rires, d'histoires et de tabac.

Les filles sont belles et toutes simples, quoique parées, quelques-unes certes perdues de “manière”, de curiosités quotidiennes, rêvant de chapeaux et de “machines”. Elles aiment les colliers, boucles d'oreilles, bracelets et tout le reste. Elles s'habillent comme la reine de Saba ou simplement, sans bijoux et sans fard. Et les gars ! Ils sont grands de taille, ou petits, moyens... Ils adorent la force et le plaisir. On les trouve sur toutes les pistes du sport. Comme Antée, ils captent de leurs pieds fermes la vertu du sol.”

C'est encore dans *Salve Alma Parens* que Dugas, humblement, courageusement, trace son propre portrait moral :

“Seigneur, vous avez créé la nuit et le jour et l'homme avec ses cinq sens... Et parce qu'il avait une volonté il en a usé pour son plaisir durant les rapides minutes que vous lui avez accordées pour vivre cette vie. Il a voulu être maître de tout mais un maître sans sagesse. Pardonnez à cet homme qui n'est pas autre chose qu'un homme et qui, certes, n'a rien d'un dieu.

Il vous a tant aimé jadis, quand votre nom passait sur ses lèvres d'enfant... N'a-t-il pas usé de ses genoux les marches de vos temples ? Il vous a tant aimé avant de s'approcher de ce monde avec ses cinq sens que vous lui avez donnés. Il vous aimait malgré les sollicitations de ces téléphones vivants... Il était semblable à tous ceux que vous lui avez prêtés comme compagnons, amis et ennemis... Vous étiez muet, Seigneur... Mais que le silence des humains est plus épouvantable encore ! Seigneur vous êtes meilleur que

la créature sortie de vos mains. Elle peut tellement souffrir que parfois elle vous ressemble, attaché à une croix, les bras cloués et le cœur transpercé du fer.”

En 1941 aussi paraissait NOTRE NOUVELLE EPOPEE, une des proses poétiques de Marcel Dugas, ce

“ Chercheur de langages divins,
Poursuiveur d’infini, fier esclave et prophète,
Voguant toujours au large, au-delà des confins,
Chercheur de langages divins.....”

(G. Courteau, s.j.)

Car quoiqu’il eût l’âme d’un poète, c’est la prose qu’il mania divinement: ne l’a-t-on pas surnommée “le prince de nos prosateurs”?

En cette année 1941 il publiait encore un opuscule, POTS DE FER, et en 1942, APPROCHES, oeuvre de critique, où il aborde le sujet de la guerre qui faisait toujours rage et des hommes valeureux qui s’alignaient pour faire de leurs poitrines un rempart contre la barbarie. Dugas était de nature trop équitable pour “avoir en poche sa petite haine anglaise” selon son propre mot, et il sut rendre justice à l’effort absolument héroïque de l’Angleterre, laquelle, durant les terribles premiers mois de cette guerre, période décisive, tint tête presque seule aux cohortes et aux escadriilles de l’Allemagne, dix fois mieux préparée qu’elle et le reste du monde en émoi. Il voulut rendre aussi un hommage particulier et fraternel aux combattants canadiens, ses frères:

“Cette cause (la guerre) fut assez claire pour leur inspirer des actes décisifs: l’abandon temporaire de leur situation, le sacrifice de leurs aises, l’entrée dans une discipline qui leur était inconnue, un adieu à un ciel aimé, à des êtres chers, à cette terre dont ils sont les enfants et qui les avait nourris de sa sève et de son amour. Mais c’est tout cela qu’ils emportent avec eux, c’est tout cela qu’ils vont permettre de se maintenir aujourd’hui, demain, dans l’avenir... Patrie, dans un frémissement d’orgueil, tu montreras ces fils à toute

la terre.... Ils offriront à la contemplation des leurs des fronts d'airain, s'étant mesurés avec la mort."

En 1944, on vit paraître *PAROLES EN LIBERTE*, brochure écrite dans sa première manière, où la fertilité de son imagination trouble la clarté de ses idées. Cependant, une des *PAROLES EN LIBERTE* me revient, et c'est celle-ci: "Mon coeur, ce vieil agonisant: je le prierai de s'éteindre dans le vent sans une plainte.".... Les pages trop irisées de cet opuscule nous font apprécier davantage ses autres ouvrages, nombreux et plus importants, d'une qualité en général si haute, et la richesse de son style, tantôt d'une pureté classique et tantôt fait, selon l'expression de Victor Barbeau, "de soieries et de brocarts, de cadences et de sonorités."

Enfin, le printemps de 1946 vit la réimpression de son *LOUIS FRECHETTE* dans une édition canadienne. L'auteur, auquel ce gros travail avait jadis tant coûté, eut la douce satisfaction de le voir acclamé dans son propre pays. C'était la dernière accolade, car en l'automne de cette même année, Dugas, à la suite d'une crise d'angine, fut transporté à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Les derniers jours de Marcel Dugas furent passés dans la paix, car depuis quelque temps le calme avait réintégré son âme avec le réveil de la foi, qui n'avait fait que sommeiller en lui. Il était prêt à rencontrer le Christ lorsque, en l'après-midi du 7 janvier 1947, il mourut dans les bras de sa soeur, Mme Eugène-Gaspard Courteau, seule survivante de ses frères et soeurs. Auprès de sa dépouille mortelle, exposée à l'Institution des Sourdes-Muettes, et à son service célébré en l'église de Saint-Louis-de-France, parents et amis vinrent se presser en un dernier hommage à celui qui, vivant, ils avaient tous connu juste et bon, accueillant et charitable, de l'homme qui avait eu la force d'ignorer ou de pardonner; de l'homme qui avait su passer de vie à trépas

"Le calme au front, la paix dans l'âme,
Doux et poli devant la Mort
Comme auprès d'une grande dame..."

Le décès de Marcel Dugas suscita un nombre impressionnant d'articles de presse, suivis par un nombre presque aussi considérable d'articles de revues. Un an après — janvier, 1948 — un ami de Dugas qui signe simplement DF, faisait ce commentaire très juste :

“Je relisais hier quelques-uns des articles qui lui furent consacrés au moment de sa mort. Rarement on aura vu un écrivain de chez nous susciter d'aussi nombreux témoignages d'admiration, surtout si l'on songe que son oeuvre n'était connue que d'une élite : mais par-dessus le littérateur goûté d'un public de choix, les éloges soulignaient avec complaisance les vertus de l'homme sensible et généreux.”

Ces lignes résument tout de manière parfaite. Et à travers ce beau *Requiem* on peut entendre le son du glas sonné par cet autre ami que Marcel Dugas aima tant, Guy Delahaye :

“Coups d'ailes que donne le métal
A la prière de ceux qui pleurent.
Les bourdons frappent d'un son brutal,
Les airs se brisent comme un crystal ;
Puis, tel le souffle de ceux qui meurent,
Pures de la pureté d'antan,
Les ondulations en montant
Se raidissent, retombent, s'effleurent,
Et bientôt s'endorment en chantant.”

CORINNE ROCHELEAU-ROULEAU

QUESTION

Peut-on me dire ce que devinrent les frères Curot ou Currotte, tous deux garde-magasin du Roi après 1759?

XXX

LE CLERGÉ DE LA NOUVELLE-FRANCE
(Suite)

Ordres mineurs

- Frère Pierre Laure, Jésuite, Hôpital général, août 27,
1713.
Etienne Auclair.
Pierre Auclair.
Jacques Bisard.
Michel Poulain.
Alexandre Cloutier.
Frère Antoine de Lino, Récollet.
Frère Luc Flamand, Récollet.
Claude Lavoye, à la cathédrale, 8 octobre.
Louis Lepage.
André Jorian.
J.-Bte Arnaud.
Honoré Marchand.
Dominique Thaumur de la Source.
Joseph Voyer.
Joseph Chasle.
Frère Gélase Lestage, Récollet.
Pierre Caillet.
Frère Gélase de L'estage, Xbre 2, 1713.
Richard, août 24, 1714.
Tilorier.
Leclair.
Amiot.
Paul Armand Ulric, mars 16, 1715.
Frère Louis Hyacinthe Dumeni, Xbre 5, 1717.
Frère Bernardin Levasseur, Récollet.
Jean Mercier, avril 1718.
Jean Pierre Danielou, Jésuite, (4^e dim. ap. P.) Hop. g.,
juin 25, 1719.
Alexandre de St. Simon Oct. de l'assomp., Hop. g.,
août 1719.

Joseph Resche.
Louis Maufis.
Jean Bte de La Coudraye.
Joachim Fornel.
Pierre Dupont.
Fr. Bonaventure Liénard, Récollet, juin 29, 1720.
Charles de Tonnancour, 8bre 11, 1721.
Joseph Fr. de Lacorne.
Pierre Haimard.
Pierre Dupont, 1721.
J. Bte Poulin.
J. Bte Ratel, 1723.
Louis Chevallier.
Roger Chrétien Lechasseur.
Jean François de la Marche (corisopitensis) août 11,
1723.
Simon Foucault, 9 bre 30, 1723.
Fr. Ambroise, Récollet.
Fr. Michel, Récollet.
Fr. Julien, Récollet.
Michel Courtin.
J.-B. Broult.
Fr. Salvien Boucher, Récollet, 7 bre 30, 1723.
Fr. J. Bte Rescher, Récollet.
Joseph Lacombe, 9 bre 10, 1725.
J. Bte Grenet, mars 16, 1726.
Charles de la Jaincrois.
Jacques Lelièvre.
Augustin Mercier.
Maturin Jacqairoult.
Fr. Daniel Laforge.
B. Bernardin Falaize.
François Soupiran.
Ambroise Gaillard.
François Rouillard.
Eustache Chartier de Lotbinière.
Pierre Valois.
Simon Alexis Angers-sam.
Jacques de Seignery.

Bernardin Jos. Boulanger, chanoine, Tournay.
Joseph Gagnon.
Joseph Cardin.
Joseph Courier.
Pierre Falaize.
Philippe Demapeau.
François Martel.
Pierre Amyot de Vincelotte.
Joseph Dufrost de la Jesmerai.
Philippe de Portneuf.
Jacques Guion Fresnay.
Louis Gastonguay.
Jean Felix Proteau (de Bordeaux).
François Doinet, Butricien.
Antoine Abra de Clermont.
Étienne Marchand.
Fr. Jean Guil. Butler, Jésuite.
Denis Pierre Corru (de Paris).
Fr. J. B. Barber, Récollet.
Fr. François Marie Charpentier.
Louis Philippe Desgly Mariauchaud.
François Ignace Levasseur.
J. Bte Noël.
Jacques ChefdeVille.
Joseph Romain Dolbec.
Michel Gervais.
Joseph François Perrault.
Fr. Didace, né Claude Cliche.
Fr. Hyppolite, né Ant. Hervieux.
Fr. Maurice, né Jean Ls. Lacorne.
Fr. Raphaël, né J. Bte Parent.
Louis Claude Amiot fr. hyppolite.
Fr. Charles Baron.
Fr. Etienne Carpentier.
Fr. Ls. Frs. Chartier de Lotbinière.
Fr. Justinien, né Ls. Alex. Constantin.
Thomas Blondeau.
Henri M. Cain dit La Gaille.
J. Bte Morisseau.

Gaspard Dunière.
Louis Jean Desbruères.
J. Bte Frichet.
Simon Raisenne.
J. Bte Maisonbasse.
Claude Carpentier.
François Brassard.
François Petit.
Basilique Parent.
Augustin Desroches.
François Margane de la Valtrie.
Fr. Simon Jac. Jos. de Buigni, Jésuite.
Fr. Frs. M. de Terviene, Jésuite.
Fr. Yves Le Soulx J. Trecorin.
Charles Louis Baudouin.
Fr. Alexis.
Fr. Isidore.
Fr. Félix.
Fr. Augustin.
Alexis Leclerc.
Yves Ambroise Renoyer.
François Morisseau.
Pierre Garrau.
Pierre Chauffour.
Pierre Antoine Porlier.
Augustin Plante.
Charles Ange Collet.
Basile Papin.
Laurent Parent.
Charles Garrau.
Jacques Frs. Curot.
Frs. You de la Découverte.
Pierre Florence Petit.
François Morisseaux.
François Cavalier.
Matthieu Camin Lataille.
J. Bte Gatien.
Ignace Desroches.
Charles Magdeleine Youville de la Découverte.

Antoine La Groix.
Michel Guay.
Louis Nicolas Godefroi de Normanville.
Antoine Morand.
Charles DesBergeres de Rigauville.
Louis Pascal Parrault.
Joseph Fillion.
Louis Brassard.
François Duburon.
Pierre Laurent Bedard.
Antoine Proux.
Louis Lafontaine.
Gilles Cugnet.
François Maugé.
Fr. Elzéar, Récollet.
Fr. Joseph né Carpentier, Récollet.
Médard Pétrimoult.
Pierre Regis Billiard, Jés. de Paris.
François Leguerne.
Pierre Renault.
Jean Thomas Valin.
Ignace Gamelin.
Pierre Marchand.
Louis Michel Beriaux.
Joseph Yves Hyacinthe Gatien, Jésuite.
François Moiné, Jésuite.
Julien François Dervillé, Jésuite.
Joseph Trutaut.
Michel Marie Marcou.
Jacques Hingan.
Fr. Luc né Léonard Philibert Callet Réc.
François Borel.
Pierre Clément Parent.
Hyppolite Filiau.
J. Bte René Leridon de Sallières.
Fr. Etienne, Réc.
Jacques Larcher.
Jean Frs. Hubert.
Charles Duberger.

Charles Antoine Parent.
Fr. Louis, né Jean Demers, Récollet.
Fr. Ange né Guill. Gilles Massot, Récollet.
Fr. Dominique, né J. Bte Pétrimoult, Réc.
Pierre Panneton.
Joseph Couillard.
André Couillard.
Pierre Legras.
M. Jean René Philippe Movide.
Fr. Emmanuel, Récollet.
François Dezéry.
Pierre René Hubert.
Frs Chs. Bailly de Messein.
Fr. Jean Jos. Casot, Jésuite.
Fr. J. Bte Noël, Jésuite (de Rouen).
Jean Jacques Berthiaume.
Alexis Maquet, Jésuite.
Pierre Denaut.
Pierre Gibeau.
J. Bte Corbin.
Jean Frs. Lefebvre.
Chs. Frs. Lemaire Saint-Germain.
Frs. Cherrier.
Joseph Martel.
Pierre Matthieu Maugas.
J. Bte Pouget.
Augustin David Hubert.
Jean André Guil. Guillemin.
Louis Beaumont.
Jos. Et. Demeule.
Joseph Racine.
Louis Payet.
Jean Frs. X. Lefebvre.
Pre. Jos. Compain dit Lespérance.
Jean Ant. Aide dit Créqui.
François Noiseux.
Chs. Jos. Deschenaux.
Antoine Gingras.
Antoine Fouché.

Pierre Conefroy.
Thomas Laurent Bedard.
Charles François Perrault.
Laurent Joseph Bertrand.
Benjamin Nicolas Mailloux.
Alexis Olivier Pinet.
Pierre René Ambr. Martel.
J. Bte Dubois.
J. Bte Dumouchelle.
Jac. Derome dit Descarreaux.
Jean M. Fortin.
Pierre Picard.
Joseph Verreau.
Louis Antoine Hubert.
Pierre Huot.
Pierre Victor Archambault.
Paul Ambroise Bedard.
Frs. Xav. Duféaut.
Arnaud du Devant, de Bordeaux.
Charles Perrault.
Bernard Claude Panet.
Jacques Panet.
Charles Chauveaux.
Charles Faucher dit Châteauevert.
Jean Bte Contant, Xbre 21.
Émeric Ant. LeMer dit St Germain, avril 20 1777.
Jean Bte Deguirre, août 17.
Nicolas Henri Catin.
Jacques Gjuichaux, août 16, 1778.
Pierre Nicolas Labadie, Xbre 27.
J. Bte Guil. Durouvray.
Pr. Prisque Am, Gagnon.
Joi. M. Vézina.
Thomas Kember.
Roch Luillier, mai 29, 1779.
Jos. Maurice Jean.
Louis Gabriel Lenoir, mai 20, 1780.
Pierre Lafond.
Jacques Chaurette.

Michel Pâquet, 7bre 23.
Antoine Malouin, Xbre 23.
Antoine Robert.
Laurent Ducharme, 7bre 22, 1781.
Pierre Antoine Gallet, 7bre 22, 1781.
J. Bte Griault.
Charles Ecuyer.
Adrien Leclair.
Antoine Hamel.
Jos. Octave Plessis, 8bre 20, 1782.
Guil. Matthieu de Lorimier.
Bonaventure Alinotte.
René Paschal Lancto.
Antoine Lamotte.
Amable Prevost.
Jos Roy, mars 22, 1783.
Jos. Dacondut.
Jos. Deguise.
J. Bte Huet.
Pierre Frichet.
Laurent Aubri.
J. Bte Perra.
Paul Landriault.
Jos. Marie Morin.
Jac. Philippe Serrend.

Henri Conscience — Histoire d'un conscrit de 1813
Jean Feron — La belle de Carillon\$ 0.25
Jean Feron — Les cachots d'Haldimand\$ 0.25

